

LETTRE À BIRAGO DIOP

MAGNIER, Bernard
Paris

Cher Birago Diop, (*)

J'ai bien reçu votre dernier courrier et, à ce jour, je n'ai pas encore eu la possibilité de vous répondre. Le Festival International de Poésie de Rocamadour me donnant cette opportunité, je la saisis immédiatement.

Je ne vous ai pas davantage remercié de votre dernier livre car, entretemps, vous avez regagné "*l'arbre, le bois, l'eau, la foule et le buisson en sanglots*". Malgré ce départ, je ne doute pas que cette lettre vous parvienne et qu'elle témoigne ainsi de ce que j'aurai l'audace d'appeler amitié et qui voudrait dire tout à la fois respect et affection.

Je me souviens de nos échanges lorsque j'avais sollicité un entretien sur vous même et votre oeuvre, tout en sachant que vous ne fuyiez rien tant que les journalistes et autres étudiants en maîtrises et doctorats. Votre réponse était tombée, abrupte mais non brutale, incisive mais sans méchanceté. En substance, vous m'aviez répondu que vous aviez tout dit dans l'une de vos rares interviews, celle accordée à Mohamadou Kane, celui que vous appeliez votre fils et qui était alors doyen de la Faculté des Lettres de Dakar.

(*) Ce texte a été lu, en public, dans le cadre du Festival International de Poésie de Rocamadour, le 3 septembre 1992. Cette revue tient à sa publication en hommage et chaleureux souvenir du "maître à conter" disparu.

Vous étiez à ce moment plongé dans la rédaction de ce qui allait constituer les 5 volumes de vos **Mémoires** dont les titres sont à eux seuls si évocateurs: poétique tout d'abord: **La plume raboutée**; nostalgique **A rebrousse -temps**; plus mordant **A Rebrousse-gens**; informatif **Du temps de...**; et enfin plus douloureux **Et les yeux pour me dire**.

Je revins néanmoins à la charge quelques temps après en vous proposant d'établir un contact par magnétophone interposé. Mais vous restiez fidèle à vos positions. Pourtant, j'obtins gain de cause et reçus cette réponse: *“Soyez certain que je ne saurais vous décevoir ni vous désobliger dans votre travail, en dépit de mon horreur que vous connaissez pour les interviews et journalistes et autres préparateurs de mémoires et de thèses. Je vous propose donc ne m'y connaissant ni en cassettes ni en magnétophone, de m'envoyer votre questionnaire par écrit. Je tacherai d'y répondre à votre satisfaction. Et à mon retour en France, je vous promets que nous le reprendrons “verbalement” à votre gré, à Deuil, en cassette ou magnéto”*.

Cet entretien est paru en décembre 85, dans le numéro spécial de la revue **Notre Librairie** exclusivement consacrée à la littérature sénégalaise.

Quelques temps plus tard, je reçus un appel me demandant s'il était possible que vous insériez ce texte dans le dernier volume de vos mémoires. C'est vous, en effet, qui me demandiez l'autorisation de publier vos réponses! Une préoccupation qui n'aurait pas embarrassé certains...

Voilà comment vous acheviez cet ouvrage: *“Après avoir galopé derrière mon passé éloigné et proche; après avoir rapporté celui déjà lointain des miens et des leurs; après avoir parlé de celles et ceux avec qui j'ai frayed et vécu peu ou prou au cours de mes rencontres, haltes et séjours, du temps de mes années vagabondes, me voici incapable d'anticiper le court avenir entamé avec ma quatre-vingtième année.*

Fléchissant sans obstination au temps, je m'en retourne à mon école primaire de la rue Thiong de Dakar. Il ne me souvient plus dans laquelle de mes premières classes était pendu, en haut du mur, derrière le bureau de je ne sais plus quel maître, un “tableau”, avec

en gros caractères noirs les deux mots “compendium métrique” ... J’ai eu le temps depuis d’apprendre dans mes dictionnaires Larousse que ce mot redondant signifiait, tout simplement “abrégé”. Je le reprends pour définir et qualifier le dernier des rares entretiens qu’il me fut donné d’avoir”.

Suit le texte de l’entretien qui figure, sans aucune modification, à la fin de ce volume précédé de cette phrase: *“Mon entretien ci après avec Bernard Magnier sera l’abrégé qui mettra le dernier point de ravaudage à ma défroque d’écrivain”.*

Avec ce livre, vous aviez en quelque sorte rattraper le temps présent. Ce livre est paru à l’automne 89 et, le 25 novembre, à quelques jours de votre 83ème anniversaire, vous avez regagné *“l’ombre qui s’épaissit”* ...

“Le dernier point de ravaudage à la défroque de l’écrivain” prenait tout-à-coup un autre sens, si douloureusement prémonitoire.

Permettez-moi, cher Birago Diop, d’évoquer à mon tour quelques “fagots”, quelques souvenirs, quelques instants partagés en votre compagnie.

Je me souviens d’une rencontre en Ariège, à Foix, où notre ami breton de... Constantine vous avait convié pour un hommage familial et amical. Je me souviens de cette classe d’un Collège où les enfants avaient étudié l’un de vos contes, l’avaient adapté et illustré. Je ne sais qui, des enfants, de l’instituteur ou de vous-même, étaient les plus émus.

Afin de saluer votre venue, le professeur avait, dans sa présentation, cité cette phrase *“quand la mémoire va chercher du bois mort, elle ramène le fagot qui lui plait”*. Sans attendre la suite vous aviez interrompu l’orateur pour lui dire *“elle rapporte et non ramène du bois mort”*. L’instituteur poursuivit, sous le regard amusé des élèves qui avaient, à leur tour, vu l’arroseur arrosé...

Je me souviens aussi d’un débat organisé à Vannes, à l’issue duquel l’inévitable question sur la langue d’écriture -et donc sur l’authenticité de l’écriture africaine en français- était venue d’un étudiant africain. Il vous avait implicitement reproché de transmettre

une culture africaine traditionnelle dans une langue occidentale. C'est alors qu'à la stupefaction de l'auditoire breton vous lui aviez répondu en wolof. De toute évidence, votre interlocuteur ne connaissait pas cette langue et il ne comprit pas votre réponse. L'intention ne lui a cependant pas échappé d'autant que vous avez ponctué votre intervention de cette apostrophe comminatoire: *“vous n'avez pas compris mon wolof et bien c'est pour cela que j'utilise le français dans mes livres!”*.

Je me souviens aussi d'une rencontre à Dakar où une manifestation réunissant des créateurs bretons et sénégalais avait permis de mettre en présence deux écrivains que tout portait à réunir: vous aviez en effet été placé aux côtés du breton Pierre Jakez Hélias. Le Breton du **Cheval d'orgueil** et le Sénégalais de **L'Os de Mor-Lam**. La ressemblance était frappante. Même connaissance intime du terroir, même volonté de transmettre un patrimoine menacé d'oubli, même désir d'affirmer une culture, de témoigner d'une époque, d'un instant d'histoire. Plus étrange, la ressemblance physique était aussi saisissante: même cheveux rares, même allure, même regard amusé et, au fur et à mesure du débat, même ironie, même vivacité et pour finir même complicité. Vous vous étiez amusés de constater que le mot “maison” se disait à peu près de la même façon en breton et en wolof... et vous aviez, l'un et l'autre, évoqué les tourments subis, dans votre enfance, à l'école lorsqu'un élève était pris à parler qui le breton, qui le wolof et devait alors porter une marque distinctive d'opprobre: le “symbole”.

Je ne sais si le dialogue s'est poursuivi entre vous mais, ce jour-là, l'universalité du conte n'était plus seulement évidente mais bien vivante et, qui plus est, joyeuse.

Vétérinaire de formation, diplomate par accident, vous avez un jour déclaré que *“votre vie était le meilleur de vos contes”*. Je vous l'accorde volontiers mais admettez que les autres ne sont pas mal non plus... En 1947, à la première parution des **Contes d'Amadou Koumba**, vous étiez l'un des premiers à comprendre l'urgence qu'il y avait de rendre accessible à un public qui avait oublié l'usage de la parole un patrimoine qui est tout à la fois poésie et histoire, divertissement et sagesse. Les **Contes d'Amadou Koumba**, Les

Nouveaux Contes d'Amadou Koumba, Les Contes et Lavanés, Les Contes d'Awa, quatre recueils auxquels se joignent les poèmes de **Leurres et lueurs**, cinq petits livres d'une grande importance.

Leuck-le Lièvre, Bouki-l'Hyène, Kéwel-la Gazelle à la jambe gracile, Save-le-Porc-épic, Thiøye -le-Perroquet, Guelem-le-chameau, Golo-le-Singe, Nièye-l'Eléphant, Bour-Gayndé-le Lion sont vos complices et les acteurs principaux d'une étrange comédie... animale. Leurs cris, leurs fureurs, leurs farces, leur haines et leurs amours sont autant de miroirs qui renvoient à nos désordres, grands ou petits. Volontiers facétieux et goguenard, caustique et malicieux, vous avez l'élégante impertinence que votre âge rend désormais irréprochable. Vous aimez le mot juste et vous moquez des prétentions de certains de vos jeunes collègues en littérature.

Vous avez été des chaudes discussions de **L'Étudiant Noir**. Plus tard, vous avez appartenu à la petite équipe qui fonda **Présence Africaine** et **L'Os** figure au sommaire du premier numéro de la revue. Vous avez publié dans la **Revue du Monde** de Paul Morand. Vos contes ont, très vite, trouvé un écho auprès de Langston Hughes qui les intégra dans son **Trésor Africain**. Damas et Senghor vous ont associé à leurs anthologies et vous êtes, en compagnie de ce dernier et de votre compatriote homonyme David Diop, les trois seuls représentants du continent africain dans la **l'Anthologie de la nouvelle poésie négro-africaine**.

Ainsi, avec quelques autres, vous avez donné à l'Afrique noire le droit d'apparaître sur la scène littéraire où il n'est parfois de bon bec qu'occidental. Vos contes ont fait le tour du monde. Vos "*lavanés*" ont beaucoup séduit. Votre poème "*Souffles*" et sans doute "l'un" si ce n'est "le" plus célèbre des poèmes africains, récités par les chères têtes blondes ou crépues.

Vous devez beaucoup vous amuser des critiques et des qualificatifs élogieux qui vous sont adressés. Vous êtes le "*maître à conter*", vous êtes selon Jean Paul Sartre "*le centre calme du maelstrom*" que constituaient les créateurs et défenseurs de la négritude. La Négritude pour laquelle vous avez cette formule: "*la Négritude, un mot que je n'ai jamais employé parce que j'y avais toujours vécu*".

Vous êtes le “*fabuliste au grand coeur*”, dissimulé dans l’ombre du griot Amadou Koumba auquel vous avez attribué l’entière paternité des contes publiés sous son nom mais chacun a su deviner la part créative que vous avez apportée à cette transcription-traduction. Vous êtes, trop souvent, l’auteur inconnu d’une oeuvre universellement reconnue.

Un jour, vous avez évoqué votre frère en lui adressant une définition qui peut aujourd’hui vous être adressée à votre tour car, en effet, vous êtes bien, vous aussi, “*gardien de mémoire et berger du souvenir*”.

Vous êtes de ceux qui, sans discours ni théorie, agissent. Vous avez peu écrit mais juste, mais fort. Votre oeuvre se consomme “rek”. Cette expression gastronomique wolof que vous aimiez employer et qui est utilisée à propos du “riz au poisson” qui doit se consommer “rek” c’est-à-dire sans entrée ni dessert. Il en va de même de votre oeuvre. Elle doit, elle aussi, se consommer “rek”.

Voilà, Cher Birago Diop, ce que je tenais à vous dire. Permettez-moi pour conclure de vous adresser mes très respectueuses salutations; quant à celui que vous appeliez votre “petit copain”, je crois pouvoir vous dire qu’il vous embrasse affectueusement.

Bernard Magnier